

Portrait

Taïba, l'Afghane qui déplace les montagnes

En quatre ans, cette institutrice d'origine afghane a fait bâtir trois écoles et un hôpital

Alain Jourdan

Impossible de l'interrompre. Taïba a trop peur qu'on ne l'écoute pas. Qu'on ne comprenne pas le sens de son engagement. Depuis quatre ans, ce petit bout de bonne femme déplace des montagnes et fait voler en éclats tous les clichés qui circulent sur l'Afghanistan et les Afghans.

Le 17 mars 2010, Taïba Rahim s'est vu décerner le prix Femme exilée, femme engagée pour l'énergie qu'elle a déployée en faveur de la construction d'écoles dans les montagnes afghanes. Personne n'y croyait, sauf elle. Avant de faire sa vie en Suisse, où elle s'est mariée et a eu trois enfants, Taïba a grandi dans le sud-est de l'Afghanistan, l'une des régions les plus isolées et les plus pauvres du pays. Il y a quatre ans, au retour d'un voyage dans son village natal de Nai Qala, elle se lance dans une collecte de fonds pour faire construire une école. Celle qui existe est ouverte aux quatre vents. Les enfants n'ont pas de tables, pas de crayons, pas de cahiers.

Soutiens en Suisse

En 2007, l'institutrice prend son bâton de pèlerin et se met à courir les mécènes. Ses premiers soutiens, elle les trouve à Duillier dans le canton de Vaud, où elle réside, puis à Genève. Des écoliers participent à des actions pour aider à la construction de salles de classe à l'autre bout du monde avant que l'élan de générosité ne gagne des donateurs privés et institutionnels. A l'époque, Taïba exhibe les photos de la vieille école puis celles des nouveaux bâtiments qui commencent à sortir de terre. Des rangées de moellons qui s'élèvent au milieu de nulle part au fur et à mesure qu'arrivent les dons.

La petite ONG que Taïba a créée pour la circonstance et qui a pris le nom de son village natal, Nai Qala, veille à ce que les travaux soient réalisés par les entreprises locales dans les meilleurs délais. Si elle semble parfois timide et embarrassée lorsqu'elle demande de l'aide ici



Taïba devant le chantier du nouvel hôpital qui devrait ouvrir dans les prochains jours. DR



L'an dernier, Taïba Rahim recevait le prix Femme exilée, femme engagée. P. FRAUTSCHI

en Suisse, Taïba se révèle être un redoutable chef de chantier quand elle est en Afghanistan. La construction de chaque bâtiment est une course contre la montre. A chaque fois, les travaux doivent être réalisés avant l'hiver. Taïba ne fait pas que presser les entreprises, elle fait le siège du ministère de l'Education à Kaboul.

Trois écoles, un hôpital

En 2007, elle mène à son terme la construction d'une école pouvant accueillir mille élèves. Dans les années qui suivent, elle fait construire deux autres établissements, un pre-

mier de 800 places et un second de 400 places. La région où elle mène ses projets n'est pas sous l'emprise des talibans. La population fait preuve d'une grande ouverture d'esprit. Les filles peuvent étudier au même titre que les garçons. En 2009, 35 élèves ont pu poursuivre leurs études à l'université. Taïba en est très fière. Sur place, elle est devenue un modèle.

«J'ai montré ce qu'une femme afghane pouvait faire. Et au-delà, j'ai montré que, si l'on se prend en charge, on peut faire bouger les choses», explique-t-elle. C'est très important parce que les forces étrangères qui sont dans le pays aujourd'hui vont partir. Nous allons devoir travailler sur nous-même, sur les divisions entre ethnies, entre ruraux et urbains. On n'a pas le droit d'être pessimistes», poursuit Taïba, qui est persuadée que l'école est l'endroit où pourront se dresser les passerelles qui permettront à son pays de trouver les ressources humaines pour s'en sortir.

Après avoir construit des écoles, Taïba s'est lancée dans un autre projet: bâtir une clinique. «La mortalité infantile est très élevée en Afghanistan. De nombreuses femmes meurent en accouchant», explique-t-elle. L'hôpital est construit.

«J'ai montré ce qu'une femme afghane pouvait faire. Et au-delà, j'ai montré que, si l'on se prend en charge, on peut faire bouger les choses»

Taïba Rahim

Il sera même inauguré dans quelques jours. Maintenant, elle doit assurer son fonctionnement pendant cinq ans avant que l'Etat ne le prenne à sa charge. Pour cela, elle va devoir trouver 86 000 francs par an pour payer les salaires des huit employés dont un médecin. Un nouveau défi qui ne l'effraye pas. Elle assure que la construction de cet hôpital n'est qu'une parenthèse. «Ma priorité, ce sont toujours les écoles. Il faut en construire d'autres. S'ils veulent s'en sortir, les Afghans doivent s'instruire», explique-t-elle.